

Du Cap, le 5 Août.

Discours prononcé par le Commissaire du Gouvernement près le Tribunal civil de la province du Nord, à S. E. le Président et Généralissime des forces de terre et de mer, le 15 Juillet dernier, jour de sa Fête.

Quels concerts se font entendre de toutes parts? On dirait, à voir ces couronnes, ces guirlandes de fleurs, ce séduisant ensemble, qu'un même intérêt a réuni les Citoyens, qu'un même sang coule dans leurs veines et qu'un même sentiment les guide? Je ne me trompe pas, c'est aujourd'hui la fête du Héros d'Haïti, et ses vrais enfans s'empressent de la célébrer. Dans ces momens de commune allégresse, chacun de nous, se presse autour de l'idole que son cœur a choisie, croit, en faisant fumer l'encens sur ses autels, que c'est à son Patron particulier que s'adresse son hommage, tant son amour et son dévouement l'ont identifié avec la personne du premier Chef! Ainsi, l'on vit au-fois un peuple fidèle et généreux entourer le modèle des Rois, et lui servir de marche-pied pour monter à un trône dont une ligne sacrilège prétendait à jamais l'exclure. Ce grand homme, ce père du peuple, dont vous portez le nom, et dont vous faites revivre les vertus; nourri, comme vous, dans l'adversité, force, comme vous, de tirer à regret son épée contre ceux dont il aurait voulu conserver les jours au prix de tout son sang, gémit, comme vous, du funeste égarement de ses sujets, et ne dut sa grandeur qu'à son courage; mais cette frappante conformité, qui existe entre vous et le Héros de la France, répand dans le cœur de vos fidèles enfans, le baume de l'espoir et de la consolation. En proie, comme lui, aux fureurs des factions intestines, vous sortirez, comme lui, radieux et triomphant de cette lutte épineuse. Bientôt des fanatiques desarmés, éperdus, tomberont à vos pieds pour implorer cette

clémence qu'ils savent être inséparable du cœur d'un Henry; il s'appête à luire ce jour glorieux pour les fastes d'Haïti, où les magistrats d'une ville rebelle vous en présenteront les clefs; étonnés de lire l'attendrissement et la pitié sur votre front, où leur sentence devait être écrite, et la divine justice réserve à vos travaux ces précieux instans, où des frères égarés s'uniront à nous pour crier, dans la sincérité de leurs cœurs: Vive Henry! Vive à jamais notre Chef légitime! Il sut nous plaindre, nous vaincre et pardonner; sa fête sera désormais la nôtre, sa conduite la leçon du peuple, et son règne le gage de notre félicité.

JUSTE HUGONIN.

Discours prononcé à S. E. le Président et Généralissime des forces de terre et de mer, lors de son entrée triomphante, le 29 Juillet, par le Commissaire du Gouvernement, au nom des Tribunaux de cette Province.

PRÉSIDENT ET GÉNÉRALISIME,

Les Tribunaux de la province du Nord partagent, avec les habitans de cette capitale, les sentimens d'allégresse qu'a fait naître dans tous les cœurs le retour de Son Excellence; la trahison qui a eu lieu au Port-de-Paix (à l'imitation de celle des Gonaïves) vous a mis dans la nécessité de déployer les forces de cet Etat, pour repousser cette horde de brigands, vomie par Petion et ses adhérens; Mars, le dieu des armées, a secondé vos armes, et ces monstres ont été terrassés; la glorieuse campagne que Votre Excellence vient de terminer, fera époque dans l'histoire.

La Renommée publiera la gloire de l'armée, qui, dirigée par Henry le Grand, a si vaillamment combattu pour la vraie cause de la liberté et de l'indépendance, dont vous êtes le plus ferme soutien.

Les noms des braves qui se sont immortalisés dans les journées des 21, 23 et 26 Juillet, seront transmis à la postérité la plus reculée. Daignez agréer, Président et Généralissime, les sentimens d'attachemens, de respect et d'admiration que vous nous inspirez.

Au Cap, chez P. ROUX, imprimeur de l'Etat.

GAZETTE OFFICIELLE

DE

L'ÉTAT D'HAÏTI,

Du JEUDI 13 Août 1807, l'an quatrième de l'indépendance.

Chaque Peuple, à son tour, a brillé sur la terre.

Voltaire, Mahomet.

NOUVELLES DIVERSES.

Extrait de la Gazette de Baltimore The Evening Post, du 29 Juin 1807.

PAR suite de la notification faite ce matin au public, les citoyens de la ville de Baltimore se sont rassemblés à la maison de ville à midi, à l'effet d'exprimer leur sentiment à l'égard de l'outrage fait à notre pavillon devant le Cap de Virginie.

L'assemblée a été beaucoup plus nombreuse qu'elle n'a jamais été.

Le général Smith ouvrit la séance par un discours convenable au sujet, et en recommandant, dans les termes les plus forts, une détermination ferme; mais qui ne tint point de l'effervescence.

Le général Smith fut de suite nommé président, et John Isebben secrétaire.

Sur une motion, les personnes suivantes ont été choisies pour former un comité, à l'effet de prendre des résolutions expressives du sentiment du peuple.

A. M'kein, S. Sterett, R. Gilmor, J. Stephon, J. M. M'calloug, T. M. Elderry, J. Calhoun; lesquels s'étant retirés un moment, ont rapporté les résolutions suivantes:

Résolu à l'unanimité, que nous voyons

avec indignation et horreur, l'attaque faite injustement par le vaisseau anglais le Léopard, contre la frégate la Chesapeake, dans laquelle plusieurs de nos concitoyens ont été tués ou blessés, et notre gouvernement insulté.

Résolu à l'unanimité, que nous mettons une entière confiance dans la sagesse et dans la fermeté du gouvernement, pour obtenir satisfaction d'un outrage aussi hardi, qu'injurieux à l'honneur et à la dignité de notre pays.

Résolu à l'unanimité, que nous soutiendrons le gouvernement de nos vies et de nos fortunes, dans toutes les mesures qu'il pourra adopter dans la circonstance présente, afin d'obtenir justice et satisfaction de l'outrage précité.

Résolu à l'unanimité, que jusqu'à ce que la décision du gouvernement nous soit connue, nous regarderons avec horreur et avec mépris toute personne qui encouragera la conduite outrageante ci-dessus mentionnée, soit en entretenant avec les bâtimens de guerre anglais, maintenant sur nos côtes, des correspondances, soit en les favorisant.

Résolu à l'unanimité, que nous approuvons hautement la conduite patriotique

et énergique de nos concitoyens de Norfolk et Portsmouth.

Résolu à l'unanimité, que les membres plus haut désignés formeront un comité, dont les fonctions seront d'expédier des copies des présentes résolutions au Président des Etats-Unis, au Gouverneur de Maryland, et de correspondre avec les comités que pourront nommer les autres villes des Etats-Unis, à ce sujet.

Résolu que les démarches de cette assemblée seront publiées dans les Gazettes de cette Ville, pour que nos concitoyens en soient informés.

De Londres, le 17 Mai.

Les Etats de Barbarie ont déclaré la guerre contre la Grande-Bretagne; déjà plusieurs de leurs corsaires croisent dans la Méditerranée.

Les deux grandes armées des alliés viennent d'être organisées de la manière suivante :

L'armée du centre est commandée par le général russe Bennigsen, commandant en chef, où l'Empereur de Russie a établi son quartier général; le général Blücher, qui avait été dernièrement échangé, et qui s'était si bien défendu après la bataille de Jena, commande l'armée de droite; le Roi de Prusse y a établi son quartier général.

L'armée de gauche est sous les ordres du général russe Ruchell (vu l'indisposition du général Von Essen) le prince Constantin y est.

L'armée de droite des français est commandée par le maréchal Massena; celle du centre, par le prince Murat; celle de gauche, par le maréchal Bernadotte; l'Empereur surveillera le tout.

D'Ausberg, le 22 Avril.

Nous venons d'apprendre que les russes ont fait une attaque sur l'île de Candie; mais qu'ils en ont été repoussés.

Le Grand Seigneur a juré, sur l'alcoran,

de mourir plutôt que d'abandonner son frère Napoléon; il a ordonné à tous ses vassaux de déclarer la guerre à l'Angleterre, et de confisquer toutes les propriétés de cette nation; déjà on en a confisqué pour environ 80 millions à Smirne et Salonie.

Du 27 L'armée française qui avait été destinée pour agir de concert avec les turcs, vient changer de destination; les divisions Molitor et Boulet, forte de 35 mille hommes, doivent joindre la grande armée en Pologne; le général Hector en a apporté l'ordre; et hier le général Boudet et sa suite sont arrivés avec le 56^e régiment, en 14 jours, de Verone. Depuis le 84^e est arrivé, et d'autres sont attendus.

De Constantinople, le premier Avril.

Les troupes asiatiques, fortes de 60 mille hommes, sont en marche pour le Danube; les janissaires de cette garnison sont partis pour aller joindre cette armée.

Comme les Dardanelles seront bien ôt en état de défense, cela dissipera toute crainte pour la capitale; la flotte ottomane passera dans la mer Noire, pour prendre l'offensive contre les russes.

D'Elbe, le 24 Mai.

Des lettres de Vienne disent que la flotte anglaise a encore passé les Dardanelles.

De Berlin, le premier Mai.

Quatre-vingt mille hommes sont attendus pour renforcer la grande armée.

De Baltimore, le 29 Juin.

Nous apprenons que la division anglaise qui croise devant le Cap Virginie, a envoyé un message à Norfolk, pour obtenir la permission de faire de l'eau, en remplacement de deux cens barriques qu'on leur a brisées, avec la menace, en cas de refus, de bombarder la ville. Les citoyens de cette ville (à ce que l'on dit) ont répondu qu'ils étaient préparés à voir effectuer la menace, plutôt que de donner aucun secours aux ennemis de leur pays.

ETAT D'HAÏTI.

PROCLAMATION.

Le voilà donc consommé cet œuvre d'iniquité, dont les funestes effets devaient, en ébranlant les fondemens de ce nouvel Etat, renverser le successeur naturel et légitime sur les débris de toutes constitutions sociales! Petion, l'infâme Petion, digne restaurateur d'une faction libéricide, a donc fait retentir de nouveau, ces climats infortunés, du bruit de ses attentats politiques! Ce que douze années de souffrances et de privations n'ont pu effectuer, un ambitieux scélérat, engraisé des sueurs d'un peuple trop crédule, avide de vos dépouilles, et qui ne tend qu'à vous asservir, a eu l'audace de l'entreprendre jusques sous vos yeux. A l'œil dont il dévore vos propriétés, aux forfaits qui précèdent toujours ses pas, à la lâcheté qui accompagne ses démarches, ne reconnaissez-vous pas l'élève, l'émule d'un tyran comme lui, du traître Rigaud?

Militaires de tout grade, ralliés sous l'étendard de l'Autorité légitime, pressez-vous autour de votre Chef qui vous rappelle au sentiment de votre propre dignité et au souvenir de vos trophées; que faut-il de plus pour enflammer vos généreux courages? Attendez-vous qu'une horde de brigands, portant une main sacrilège sur vos femmes, vos enfans et vos frères, se dispute le barbare plaisir de vous donner des fers? Des fers!... Ah! ce seul mot vous rend votre antique vertu! Oui, vous êtes les descendans de ces héros qui ont scellé de leur sang, aux Champs-de-Mars, le triomphe de la liberté! Vous êtes toujours ces mêmes guerriers, qui, abandonnés de la nature entière, trahis par le sort et les circonstances, avec le seul secours de votre valeur, les seules res-

sources d'une patience courageuse, avez jusqu'ici résisté victorieusement contre toutes sortes d'agressions. Hé bien! de nouveaux succès vous appellent, votre chef est avec vous; il va vous guider.

Vous, petite portion de militaires, qui, séduits par les artifices d'un infâme caméléon, ne rougissez pas de marcher sous les enseignes de ce traître! Jusques à quand languirez-vous dans un stupide aveuglement? Quoi? vous dormez sur des brasiers artistement convertis, et vous ne craignez pas que des feux, tout-à-coup élançés de ce gouffre, ne vous embrasent? Réveillez-vous, enfans, à la voix d'un chef et d'un père qui vous crie: compagnons infortunés! que faites-vous? Où vous entraîne une aveugle fureur? parce que de cruels ennemis ont perverti vos notions sur ce que vous devez à votre patrie, n'existe-t-elle plus dans votre cœur? parce que ces fourbes ont voulu vous éloigner de moi, ne suis-je plus votre père? Pourquoi plonger dans notre sein vos bras désespérés? Ah! sortez de cet endurcissement; témoins de la glorieuse campagne que je viens de terminer, vous avez vu le scélérat, le lâche Petion, épiant soigneusement mes mouvemens, éviter sans cesse de combattre de pied ferme, refuser constamment de se montrer de front devant moi, et se livrer à une fuite déshonorante. Seize ans de trames et de perfidies, pendant lesquels il a développé son odieux caractère, en se jouant, tour à tour, et de son propre parti et du gouverneur général Toussaint Louverture et du gouvernement français, doivent vous avoir suffisamment appris que le grand art qu'il possède, est celui de diviser et de tromper; et il est impossible de ne pas s'apercevoir que sa rébellion est la réaction du système du roi Rigaud, auquel il voudrait succéder; mais ses projets seront confondus. Du pied lorsque j'aurai frappé la terre, ce vil intrigant, ses complices et ses satellites fuiront, devant mes troupes victorieuses, de villes en villes, de forteresses en forteresses, comme

ont fui, à l'époque de la première ligue, le traître Rigaud et ses partisans; des milliers de bras vengeurs de l'autorité légitime feront disparaître, pour jamais, de l'île, cette faction impie, avec ses abominables auteurs. Ne tardez donc pas, militaires égarés, à rompre vos indignes entraves, si vous ne voulez pas être enveloppés dans le terrible anathème que j'ai lancé contre eux; fuyez l'air contagieux que vous respirez; volez avec confiance dans le sein de votre chef, tout est pardonné: Christophe vous en conjure, l'honneur vous le prescrit, la nature vous réclame, et la patrie n'aura pas en vain fait un appel à ses enfans.

Et vous, négocians des Etats-Unis d'Amérique, dont j'ambitionne l'estime, et qui ne sauriez, sans être injustes, ne pas rendre hommage à la loyauté et aux généreux traitemens que vous avez éprouvés sous mon administration! Serait-il bien possible que des écrits mensongers, colportés chez vous par des compatriotes perfides, et imprimés, par leurs soins, dans vos journaux, pussent donner le change à votre opinion et surprendre votre religion sur les événemens qui se passent en ce pays? Quelle confiance pourriez-vous avoir en ce banqueroutier frauduleux, en cet aventurier nommé Lewis, qui s'est déshonoré, autant par sa faillite à New-York, que par le tort qu'il a fait au gouvernement haïtien, en partant furtivement de la rade du Port-au-Prince, sans avoir satisfait aux frais d'exportations? A l'appui de ce fait, le Décret impérial du premier Août 1805, dont il a provoqué l'émission. Le moyen de s'en reposer sur la foi de ce contrebandier, qui, au mépris de la neutralité de sa nation et du droit des gens, non-seulement fournit des munitions et des approvisionnemens de guerre à des révoltés, mais même a transporté, à bord de son trois mâts armé, la Louisiana, des troupes de débarquement pour surprendre la ville des Gonaïves? Un être aussi taré, aussi vénal que Jacob Lewis, n'est pas plus fait cependant pour faire sensation dans l'esprit des hommes pensans et raisonnables, que ne le sont ses deux collaborateurs, les nommés Kane et Windsor, qui ont également prêté leurs bâtimens aux révoltés, témoin M. Tremes, qui, se trouvant aux Gonaïves, a reconnu que ces bâtimens leur appartenaient. Ces trois

larrons en foire, sacrifiant tout à leur passion mercenaire, s'enrichissent de pillages et de rapines par-tout où ils se transportent; et pour le vil appât de l'or, se sont chargés du soin de débiter et de faire circuler dans les îles voisines, les productions perfides et falsifiées que fabriquent le révolté Petion et ses infâmes abhéreus. Il n'y a même pas de doute que l'astucieux Jacob Lewis, qui a reçu à son bord les sommes que le rebelle Petion lui a confiées pour assurer son existence dans les pays étrangers, lorsque j'aurai rendu son émigration nécessaire et celle de ses complices, ne fasse, de ce même dépôt, le même usage qu'il a fait des deniers à lui confiés par ses compatriotes à New-York. Honnêtes négocians de cette place, qui vous êtes rendus si recommandables par la réputation de probité et d'honneur dont vous jouissez! je partage sincèrement votre affliction, je déplore avec vous la fatalité du sort qui a voulu que ces trois intrigans fussent nés dans votre ville, dont une si grande quantité de négocians respectables font le plus bel ornement. Tels sont les excès auxquels ces francs escogriffes se sont portés dans cette île, que je n'ai pu m'empêcher de les signaler à vous et autres commerçans des Etats-Unis d'Amérique; mais je suis bien éloigné de rejeter sur tout un peuple estimable et industrieux, les fautes de quelques renégats, et je me flatte que les nouveaux plans que je viens d'adopter pour rendre vos relations commerciales avec cet Etat plus amicales et plus lucratives, vont établir entre nous des rapports suivis et également satisfaisans pour les deux parties contractantes.

Donné au palais du Cap, le 23 Juin 1807, l'an quatre de l'indépendance.

HENRY CHRISTOPHE.

Par le président,

ROUANEZ jeune, secrétaire d'Etat.

VARIÉTÉS.

Pourquoi, disait Daumec à Trichet le luron, Mon œil, par fois, s'abuse et voit un objet double? Cette incommodité, répondit le laron, Est ordinaire à ceux qui pêchent en eau trouble.

Au Cap, chez P. ROUX, imprimeur de l'Etat.

GAZETTE OFFICIELLE

DE

L'ÉTAT D'HAYTI,

Du JEUDI 20 Août 1807, l'an quatrième de l'indépendance.

Chaque Peuple, à son tour, a brillé sur la terre.

Voltaire, Mahomet.

ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

PROCLAMATION.

THOMAS JEFFERSON,

Président des Etats-Unis d'Amérique.

PENDANT la guerre qui existe malheureusement entre toutes les puissances de l'Europe, les Etats-Unis de l'Amérique, fermes dans leurs principes de paix, ont toujours cherché par la justice et en remplissant régulièrement tous les devoirs sociaux et nationaux, à maintenir avec les puissances belligérantes, leurs relations habituelles d'amitié, d'hospitalité et de commerce; ne prenant aucune part dans les discussions qui animent ces puissances les unes contre les autres, ils ont toujours témoigné le désir de voir rétablir la paix générale, et ont été fidèles observateurs de la neutralité qu'ils professent; croyent, avec raison, qu'aucune puissance ne peut leur reprocher de s'en être écartés; ils ont accordé, à ces mêmes puissances, et sans préférence, l'entrée de leurs ports, de leurs rivières, les moyens de réparer leurs bâtimens, les rafraîchissemens, les

secours donnés à leurs malades dans tous les temps; et de quel retour avons-nous été gratifiés? C'est pour nous récompenser de nos intentions bienfaisantes qu'on a profité de ces actes hospitaliers pour enfreindre nos lois, enlever nos concitoyens ou se saisir de leurs propriétés; tout ceci s'est fait par les officiers d'une des puissances belligérantes reçue par nous. Une vérité est que ces abus, contre les lois de l'hospitalité (à quelques exceptions près) ont été constamment exercés par les commandans des bâtimens anglais armés, rôdant le long de nos côtes et fréquentant nos ports.

Des représentations répétées à cet égard, ont été faites à leur gouvernement, des assurances ont été données de leur part qu'on ferait passer des ordres pour les restreindre dans les limites de la justice et du respect dus à une nation amie; mais ces ordres et ces assurances ont resté sans effet; il n'est même pas parvenu à notre connaissance qu'on ait encore puni qui que ce soit pour les torts dont nous nous plaignons.

Une action enfin qui surpasse tout ce qu'on a vu où souffert jus qu'à présent, vient de porter la sensibilité du peuple à